

# Une méthode d'apprentissage de l'écriture arabe

*Par*

Pierre Hanjoul

*Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve*

À la retraite depuis 2016, j'ai pensé intéressant de mettre par écrit la forme finale de la méthode que j'avais élaborée au fil du temps pour enseigner l'arabe classique aux niveaux de l'écriture et de la prononciation. Elle s'adresse en priorité aux débutants, mais je l'ai employée aussi avec les étudiants de niveau plus élevé. Il n'est pas question ici du choix des textes et du vocabulaire, ni de l'enseignement de la grammaire. Le présent article comporte trois parties : l'exposé d'une méthode de transcription plus adaptée à l'apprentissage ; un rappel des règles de prononciation ; l'exposé d'un taškîl simplifié. Tout ceci me mène à faire le point sur des règles de prononciation et d'écriture utiles dans la pratique, mais parfois peu ou mal connues.

Certains étudiants abordent l'arabe en croyant qu'il n'y a pas moyen de transcrire cette langue de façon précise en caractères latins ; plus d'une publication, hélas, peut donner cette impression. Il me paraît important de partir tout de suite sur de bonnes bases en proposant aux étudiants des règles de transcription latine nettes et sans ambiguïté, et qui, en vue de l'apprentissage de l'écriture arabe, reflètent au plus près celle-ci ainsi que sa prononciation, au contraire des méthodes de transcription courantes. Bien entendu, cette transcription latine est essentiellement destinée aux débutants, pour les confronter à des éléments de vocabulaire et de syntaxe sans attendre qu'ils aient intégré l'écriture arabe. Elle permet en outre de proposer des exercices permettant de contrôler par écrit la compréhension que les étudiants ont de cette dernière. La transcription phonétique, quelle qu'elle soit, garde enfin son utilité dans les stades ultérieurs pour l'explication de certains phénomènes phonologiques.

Par ailleurs, la complexité de la situation linguistique de l'arabe impose que l'on distingue au moins deux niveaux de prononciation ou d'expression :

– un niveau courant qui, essentiellement, utilise presque partout une prononciation pausale, même hors pause. C'est un mode souvent utilisé parce qu'il permet d'éviter certaines questions de grammaire, et qu'il constitue la prononciation spontanée lorsqu'on découvre le contenu d'un texte. C'est évidemment avec cette prononciation que démarre le cours, pour sensibiliser d'abord les étudiants à un arabe leur permettant de se débrouiller dans la vie de tous les jours ;

– un niveau savant faisant intervenir les finales de déclinaison et respectant les règles de prononciation pausale, notamment là où le texte arabe indique une pause obligatoire par quelque signe de ponctuation<sup>1</sup>. Bien entendu, l'étude de ce niveau savant peut être fort réduite si le cours n'est pas censé y préparer les étudiants.

Je préfère m'en tenir à ces deux niveaux seulement, en avertissant les élèves que, dans la pratique, ils entendront peut-être leur interlocuteur naviguer entre ces extrêmes, et parfois s'exprimer d'une façon qui relève plus du dialecte que de la langue officielle.

Quant à l'apprentissage de l'écriture, nous travaillons d'abord en référence à la prononciation courante. Nous évitons en effet autant que possible, au début, de parler de déclinaisons et de modes : l'important est de commencer par se familiariser avec un vocabulaire usuel et des structures de phrase élémentaires, et cela peut se faire à l'aide de la transcription latine. Une fois apprises ces bases et les règles générales de l'écriture arabe, on peut passer à un travail sur la correspondance entre écriture arabe et transcription latine. On peut ensuite approfondir le taškîl (la voyellisation) en apprenant à restituer dans le texte arabe les signes que l'enseignant a pu supprimer grâce aux règles d'un taškîl allégé que nous décrivons plus loin ; et, inversement, à supprimer ces mêmes signes. De cette façon, les étudiants s'habituent à un taškîl minimal, mais précis, que l'on utilisera systématiquement pour la lecture et éventuellement l'écriture. J'ai constaté que ceci leur permet de se sentir plus rapidement à l'aise devant des inscriptions et textes qu'ils ne connaissent pas, car ils s'autorisent à essayer de les lire même en l'absence de taškîl. Voyons maintenant dans le détail les divers aspects de la méthode.

### 1. *Transcription latine*

La dernière mise à part, les quelques règles décrites ici concernent aussi bien la transcription de la prononciation courante que celle de la prononciation savante :

– nous utilisons dans le présent article la même transcription des sons arabes que G. Lecomte dans sa *Grammaire de l'arabe*. Une exception cependant : le double *l* du mot *allâh* الله étant emphatique lorsqu'il intervient après les timbres *a* et *u*, nous utilisons le caractère *ḷ* à la place du simple *l* dans cette situation : *alḷlâh*, *'abdu -lḷâh*, etc. ; et de même bien sûr pour

---

<sup>1</sup> La prononciation savante demande en effet que l'on utilise la prononciation pausale chaque fois que l'on fait une pause ; voir WRIGHT 1859 et 1985, II, p. 368 D. Ne pas respecter cette règle engendre une prononciation ressentie comme très artificielle, mais que l'on entend parfois utiliser par hypercorrection. Pour la prononciation pausale, je me suis limité aux règles courantes, mais d'autres peuvent parfois aussi être utilisées ; il me semblerait peu utile d'entrer dans ces détails au niveau de la langue vivante.

l'expression *allâhumma* اللَّهُمَّ « ô Dieu »<sup>2</sup>. Mais peu importe le système. Je pense seulement préférable que chaque son soit représenté par une seule lettre.

– pour que la transcription serre au plus près l'écriture arabe, nous n'utilisons pas de majuscule dans la transcription, même au début des noms propres.

– de même, nous n'utilisons pas le trait d'union pour indiquer les différentes parties qui composent les mots du texte arabe<sup>3</sup>. Nous transcrivons ainsi : *alkitâb* الْكِتَاب « le livre », *bikitâb* بِكِتَاب « avec un livre », *wakitâb* وَكِتَاب « et un livre »<sup>4</sup>, *kitâbuhum* كِتَابُهُمْ « leur livre ».

– nous utilisons bien le trait d'union dans la transcription, mais seulement pour marquer l'élision d'un hamza instable et pour autant que cette élision soit marquée par un waṣla dans l'écriture arabe complète. De cette façon, le trait d'union devient l'équivalent du waṣla et de son support 'alif. Exemples : *wa-lkitâb* وَالْكِتَاب « et le livre », *bi-lkitâbi* بِالْكِتَابِ « au moyen du livre ». On transcrita par contre (alors qu'il y a aussi des élisions dans ces exemples) *bismi-llâhi* بِسْمِ اللَّهِ « (je commence) par le nom de Dieu » (orthographe coranique, où بِسْمِ est en fait la contraction graphique de بِأَسْمِ *bi-smi*) ; *walyaktub* وَلْيَكْتُبْ et *falyaktub* فَلْيَكْتُبْ « qu'il écrive ! » où *wal* et *fal* résultent de l'élision du *i* final de *wali* et *fali* ; *lirrajuli* لِلرَّجُلِ « à l'homme » etc.

– le hamza stable, avec son support éventuel, est représenté par une apostrophe ; mais le hamza instable et son 'alif support ne sont pas transcrits, que ce hamza soit prononcé ou non. Nous calquons ainsi la transcription latine sur les règles courantes de l'écriture arabe elle-même, qui n'indique normalement le signe hamza que pour un hamza stable. Cette distinction est importante notamment dans le vocabulaire, où l'on écrira par exemple اسم *ism* « nom », sans signe de hamza, et أب *'ab* « père ».

– aux pauses obligatoires, en transcription latine de la prononciation savante (cf. infra), on mettra en exposant la partie de mot qui n'est pas prononcée : *-lmadrasta<sup>ti</sup>*, ... الْمَدْرَسَةِ، ... »<sup>5</sup>.

## 2. Prononciations savante et courante

Voici d'abord quelques règles qui concernent la prononciation en général. Il ne s'agit que partiellement de règles basées sur le parler réel ; elles sont également énoncées avec en perspective le déchiffrement de textes, et concernent donc aussi des formes qui n'apparaissent que rarement dans le parler de tous les jours. Pour l'essentiel, cette section se compose de choses bien connues en principe :

– une voyelle longue s'abrège en liaison<sup>6</sup>. Cet abrègement apparaîtra dans la transcription latine : *'ala-lkitâb* عَلَى الْكِتَاب « sur le livre », *fi-li-btidâ* فِي الْإِبْتِدَاءِ « au commencement ».

<sup>2</sup> Pour la prononciation du mot اللَّهُ, voir par exemple BAAZI 2007, p. 210, et COHEN 1969 et 2015, p. 60.

<sup>3</sup> J'entends normalement « mot » au sens de « mot graphique », séparé des autres par un espace ou un signe de ponctuation.

<sup>4</sup> WRIGHT 1859 et 1985, I, p. 290 D. En effet, *wa* « et ; par ; alors que » est une particule préfixe, comme toutes les particules d'une seule lettre en arabe (et donc écrite sans séparation d'avec le mot qu'elle introduit et avec lequel elle forme un nouveau mot graphique – sauf, pour ce qui est de *wa* uniquement, entre deux passages à la ligne dans des titres de livres, etc.).

<sup>5</sup> Dans ce dernier exemple, la prononciation officielle est censée faire entendre un léger *h* en lieu et place du *ṣ* ; voir plus loin, n. 10.

<sup>6</sup> WRIGHT 1859 et 1985, I, p. 21 B C.

– dans les mots terminés en *â* suivi de *tâ'* marbûṭa, la prononciation actuelle de cette finale est *ât* au niveau savant comme au niveau courant. Nous transcrivons donc par exemple فَتَاة *fatât* « jeune fille ».

– en prononciation courante, la voyelle du hamza instable de l'article reste prononcée si elle suit un mot terminé par une consonne (cette voyelle fait alors office de voyelle de liaison et le hamza n'est pas prononcé) ou si elle suit une pause (auquel cas le hamza lui-même est prononcé, quoique non transcrit). Nous prononcerons donc après une pause *alkitâb aljamîl* الْكِتَابُ الْجَمِيلُ « le beau livre », en prononçant naturellement le hamza du début de *alkitâb*, mais sans prononcer de hamza entre *alkitâb* et *aljamîl*. En prononciation savante, le hamza instable et sa voyelle ne sont prononcés qu'après une pause : après un signe de ponctuation, on aura par exemple *alkitâbu -ljamîlu (...)* الْكِتَابُ الْجَمِيلُ (...).

– en prononciation courante, les hamzas instables autres que celui de l'article peuvent être prononcés après une voyelle. On peut donc dire *ba'da istiqlâl aljazâ'ir* بَعْدَ اسْتِقْلَالِ الْجَزَائِرِ « après l'indépendance de l'Algérie » en prononçant le hamza instable initial d'*istiqlâl* (mais sans l'indiquer dans la transcription) ; on peut se douter que cette transcription implique que ce hamza soit prononcé, puisqu'en arabe, on ne peut jamais avoir deux voyelles en contact direct l'une avec l'autre. Par contre, en prononciation savante, cela se lira *ba'da -stiqlâli -ljazâ'iri (...)*<sup>7</sup>.

– pour le pronom personnel affixe ه, nous maintenons la prononciation *hu/hi/hû/hî* suivant les situations, à la pause et hors pause ; ex. مَعَهُ *ma'ahû* « avec lui », عَلَيْهِ *'alayhi* « sur lui »<sup>8</sup>. Bien sûr, le *û* ou *î* final éventuel s'abrège en liaison.

– le tanwîn *an* sera transcrit et prononcé *an* s'il est accompagné d'un 'alif droit marquant l'accusatif : أَكُلُ تَفَاحاً *'âkul tuffâhan* (pron. courante) / 'âkulu tuffâhan (pron. savante) « je mange des pommes », عِشْرُونَ جُنْدِيًّا *'išrûn* (en prononciation courante / *'išrûna* en pr. savante) *jundiyyan* « vingt soldats » ; ceci même à la pause (dans la prononciation moderne, contrairement à la norme classique qui le ferait prononcer *â*). Bien sûr, il faudra signaler que dans la vie réelle, quand on n'est pas en train de déchiffrer un texte, ce *an* disparaît souvent de la prononciation courante, à moins qu'il ne s'agisse d'un complément adverbial ou d'une interjection, comme dans كَثِيرًا *kaṭîran* « beaucoup », شُكْرًا *šukran* « merci », etc. En particulier, le *an* final des compléments de ce genre dont la dernière lettre est un *tâ'* marbûṭa, comme مَرَّةً « une fois », est prononcé et transcrit *an* : *marratan*.

Accompagné d'un 'alif en forme de ي, ou (cas très rare, qu'il faudra signaler aux étudiants) d'un 'alif droit qui ne soit pas une marque d'accusatif, ce tanwîn reste *an* en prononciation savante mais devient *â* en prononciation courante. Ainsi lira-t-on les mots مُسْتَشْفَى *mustašfâ* « hôpital » et عَصَا *'ašâ* « bâton » *mustašfan* et *'asan* en prononciation courante, aussi bien qu'à la pause en prononciation savante ; ils ne seront prononcés et transcrits *mustašfan* et *'asan* que hors pause en prononciation savante, ainsi que dans le vocabulaire.

<sup>7</sup> Noter que, quand il ne s'agit pas de l'article, le hamza instable est actuellement souvent traité comme stable en langage savant, par hypercorrection ; voir WRIGHT 1859 et 1985, I, p. 20 D. Notre règle peut être vue comme une concession à ce phénomène.

<sup>8</sup> L'étude de la poésie arabe montre que la voyelle finale de ه est prononcée longue si ce pronom suit immédiatement une voyelle brève (*ma'ahû*) ; brève s'il suit immédiatement une voyelle longue (*fîhi*) ou, actuellement, une consonne (*minhu*). Anciennement, si le pronom suivait immédiatement une consonne précédée elle-même d'une voyelle brève, la voyelle finale était prononcée longue. L'application de cette règle alternative (*minhû*) se rencontre dans des textes où la longueur des voyelles finales a de l'importance dans la récitation, c'est-à-dire en poésie et dans les textes sacrés.

Pour la prononciation courante, on notera encore ceci :

– si un pronom personnel affixe autre que *ي* s'ajoute à un mot, nous maintenons la voyelle brève finale éventuelle de ce dernier ; ex. *كُتُبُهُم* *kutubuhum* « leurs livres », *كِتَابُهُ* *kitâbuhû* « son livre », *عَدُوُّهُ* *'aduwwuhû* « son ennemi », *قَالَهُ* *qâlahû* « il l'a dit »<sup>9</sup>.

– les mots se terminant en *a* bref suivi de *tâ'* marbûta qui ne sont pas suivis d'un mot en annexion sont prononcés comme s'ils se terminaient sur le *a* bref<sup>10</sup> (mis à part les accusatifs indéterminés dont la finale *an* doit rester prononcée, comme dans *مَرَّةً* *marratan* « une fois » ; voir plus haut), et notamment en liaison : *الْمَدْرَسَةُ الْجَمِيلَةُ* *al-madrâsa -ljamîla* « la belle école ». Par contre, s'ils sont suivis d'un mot en annexion, le *tâ'* marbûta est prononcé *t* : *مَدْرَسَةُ الْقَرْيَةِ* *madrasat alqarya* « l'école du village »<sup>11</sup>.

– nous appliquons les règles normales de prononciation aux déclinaisons en *-in* triptotes et diptotes. D'autres prononciations sont cependant possibles ; on signalera en tout cas aux étudiants que le tanwîn *-in* est souvent prononcé *-î* dans ces déclinaisons (même en prononciation courante là où l'on attendrait que ce tanwîn ne soit pas prononcé) et que ceci apparaît parfois dans l'écriture, contrairement à la règle classique ; ainsi *مُحَامٍ* « avocat », triptote en *-in*, sera-t-il souvent prononcé, voire écrit, *مُحَامِي* *muḥâmî*<sup>12</sup>.

– les mots en *iy* et *uww* (plus voyelle brève ou tanwîn autre que *an*) voient ces finales prononcées respectivement *î* et *û*<sup>13</sup>. On en tiendra compte dans la transcription latine de la prononciation courante. Ainsi *كُتُبِي الْمَدْرَسَةِ* *kutubi -l-madrâsa* « le bibliothécaire de l'école », *عَدُوُّ* *'adû* « un ennemi étranger ». Exception : un mot comme *كُتُبِيَّ* *kutubiyya* « mon libraire » serait théoriquement *kutubî* en prononciation courante, mais la prononciation complète est ici vraisemblablement à maintenir pour éviter l'ambiguïté : on pourrait, sinon, comprendre « un libraire » ou « mes livres ».

Dans le vocabulaire, ces finales *iy* et *uww* sont maintenues : les mots « libraire » et « ennemi » y apparaissent sous la forme *كُتُبِيَّ* *kutubiyya* et *عَدُوُّ* *'aduww*.

– nous maintenons la voyelle finale *a* des verbes à la 3<sup>e</sup> personne du singulier du passé : *فَعَلَ* *fa'ala* « il a fait », *قَالَ* *qâla* « il a dit » (tout en signalant que ce *a* n'est pas forcément prononcé, notamment dans ce dernier exemple).

– nous maintenons la prononciation des finales *na* du féminin pluriel : *هُنَّ* *hunna* « elles », *فَعَلْنَ* *fa'alna* « elles ont fait ».

<sup>9</sup> On pourrait, comme le fait par exemple TALLOEN 2007, p. 47, laisser tomber la voyelle brève de déclinaison, de sorte qu'elle n'influence plus la prononciation du pronom affixe. Ainsi *fî kitâbihî* « dans son livre » se dirait-il alors *fî kitâbhu*. En outre, selon ce manuel, « dans ton livre » se dirait *fî kitâbak* si l'on parle à un homme et *fî kitâbik* si l'on s'adresse à une femme (ce qui correspond en effet à une prononciation pausale possible de *kitâbka* et *kitâbki*). Mais j'ai préféré ne pas aller jusque-là, car on aboutit alors à un langage qui s'éloigne trop de la norme classique. Notre choix permet d'ailleurs l'introduction progressive des déclinaisons, en commençant par l'état construit.

<sup>10</sup> En fait, à la pause, certains locuteurs prononceront *ah* cette finale (ce qui est d'ailleurs, strictement parlant, la prononciation pausale théorique). Il suffit de le faire remarquer aux étudiants.

<sup>11</sup> Voir TALLOEN 2007, p. 46 et 83 ; WIGHTWICK 1990, p. 32 ; HAELEWYCK 2016, p. 153.

<sup>12</sup> Voir FISCHER 1972 et 1987, p. 30-31, et WRIGHT 1859 et 1985, II, p. 371.

<sup>13</sup> Voir WRIGHT 1859 et 1985, I, p. 27 A.

– nous maintenons la prononciation de la voyelle des finales *tu*, *ta* et *ti* des verbes au passé : *قُلْتُ qultu/qulta/qulti* « j’ai dit/tu as dit (m.)/tu as dit (f.) » (tout en signalant que l’on n’est pas obligé, en fait, de prononcer cette voyelle).

### 3. Règles de simplification du *taškîl* : une écriture arabe allégée<sup>14</sup>

L’idée de cette section est d’habituer l’étudiant à l’utilisation d’une écriture arabe qui corresponde à la prononciation pausale et soit débarrassée autant que possible des signes complémentaires. Mais, quoique simplifiée, cette écriture reste précise si l’on se met d’accord sur ses conventions. Elle peut donc aussi être utilisée pour la prononciation savante, en rajoutant simplement à la finale des mots, en fonction du contexte, les signes supprimés de cette finale. Noter que cette écriture ne demande aucune connaissance de la grammaire arabe autre que ce que nous en mentionnons.

J’ai essayé d’être aussi complet que possible. Mais le nombre des règles auquel on aboutit est assez grand, et elles ne sont pas toutes simples. Le cours les aborde donc au fur et à mesure de leur intervention dans les textes. Il n’y aurait d’intérêt à en faire le tour qu’avec des étudiants déjà bien au fait de l’écriture arabe. Nous adoptons dans cette description le point de vue de l’enseignant : quels signes peuvent être supprimés ? Plus loin, dans des exemples, nous prendrons plutôt le point de vue de l’apprenant.

Bien entendu, une fois que certains mots sont bien connus des étudiants, on peut cesser d’en indiquer les signes complémentaires dans les textes.

#### a. En début de mot

– comme la voyelle que porte la première consonne d’un mot est le plus souvent un *a*, on n’écrit pas cette voyelle si elle est effectivement un *a* ; ex. *مَكَّة makka* « La Mecque » ; ceci pour autant que la première voyelle du mot ne soit pas aussi la dernière voyelle du mot en prononciation courante comme dans *’ay* « c’est-à-dire », que nous écrivons *أَي* (cf. infra).

– le šadda des lettres solaires après l’article n’est indiqué que dans les premières leçons. Une fois connues ces lettres solaires, l’étudiant est en effet censé savoir qu’il doit les doubler dans la lecture en omettant le *l* de l’article.

– le ’alif support de hamza instable, hors le cas de l’article, est écrit sans aucun signe : *استِقْلَال istiqlâl* « indépendance », *استُعمِل ustu‘mila* « il a été utilisé ». C’est en effet à l’étudiant de déterminer si ce hamza tombe de la prononciation ou est maintenu et, dans ce dernier cas, quelle est la voyelle qui l’accompagne.

– l’article s’écrit sans aucun signe en principe ; sauf lorsque le mot qu’il introduit commence lui aussi par un hamza instable, et dans les relatifs lorsque le *l* est accompagné d’un šadda ; dans ces deux cas, au moins les premières fois que l’on rencontre ces situations, on écrit les signes du *l* : *الأبن ali-bn* « le fils » (voir plus loin pour le *wašla*), *الَّذي alladî* « qui/que ».

– les particules préfixes d’une seule lettre [أ] *’a* « est-ce que », *ب* *bi* « au moyen de, avec ... », *ت* « par », *س* (préfixe du futur), *ف* *fa* « alors », *ك* *ka* « comme », *ل* *la* « certes, par » (et équiva-

<sup>14</sup> J’ai ici développé et systématisé une façon d’alléger l’écriture arabe utilisée et exposée dans les ouvrages arabes de la série bilingue de la collection « Les langues pour tous » des éditions Presses Pocket. Voir par exemple CREUSOT 1993, p. 5.

lent à *li* devant pronom personnel affixe), ل *li* « pour, pour que, à, de », و *wa* « et, par, alors que »] sont écrites sans leur voyelle (sauf peut-être dans les premières leçons).

– le taškîl d'un mot introduit par l'article ou par un de ces préfixes se fait comme si cet article ou préfixe était absent – en dehors éventuellement du šadda des lettres solaires après l'article (cf. supra) et du wašla (cf. infra). Ex. : المدرسة *al-madrasa* « l'école », والمدرسة *wa-lmadrasa* « et l'école », للمدرسة *li-lmadrasa* « pour l'école », يا للحظ *yâ la-lḥazz* « quelle chance ! », لليلة *lillayla* « pour la nuit », لليلة *lilayla* « pour une nuit ». (Remarquer qu'avec ل ou ل utilisés devant un mot avec article et commençant par un ل, comme dans ces deux derniers exemples, il peut être nécessaire d'indiquer le redoublement de celui-ci pour préciser le sens). Par contre, on restitue leur voyelle à ces préfixes (sauf pour و, trop courant) quand on indique la prononciation savante.

– lorsque l'article ou l'une de ces particules est préfixé à un mot commençant par un hamza instable autre que celui de l'article, on effectue la liaison et, au moins les premières fois que l'on rencontre ces situations, on maintient l'écriture du wašla correspondant à ce hamza instable ainsi que de la voyelle de liaison *i* qui s'ajoute au *l* de l'article : الأبن *ali-bn* « le fils » (cf. supra), فأخرج *fa-ḥruj* « alors sors ».

### b. Partout dans le mot

– les signes des voyelles allongées par leur lettre de prolongation ne sont pas notés : ex. *tûm* « ail ».

– le 'alif suscrit est maintenu, comme dans ذلك *dâlika* « cela » ou dans l'orthographe coranique du mot *rahmân* « miséricordieux » : رحمن.

– le sukûn porté par une consonne autre que و ou ي n'est normalement pas indiqué ; ex. *madrasa* « école ».

Cependant, dans les mots étrangers qui commencent par deux consonnes et que l'on n'a pas complètement arabisés en introduisant une voyelle après la première consonne (comme c'est le cas par exemple avec فرنسا *faransâ* « la France »), il faut placer le sukûn sur la consonne initiale (sans quoi on penserait qu'il faut y mettre un timbre *a*). Ainsi écrivons-nous *brûtûn* « proton »<sup>15</sup>.

Nous écrivons aussi le sukûn si la lettre qui le porte est suivie d'un و ou d'un ي servant de consonne et suivi lui-même d'une lettre de prolongation و ou ي : ainsi *tadwîr* « récitation du Coran à vitesse moyenne » (en fait, sans le sukûn, on aboutirait quand même ici à la conclusion que *tadwîr* est la seule lecture cohérente avec notre système : si le mot se lisait *tadûyr*, la règle énoncée ci-après voudrait que le sukûn du ي soit indiqué ; mais la présence du sukûn sur le د facilite les choses), *râdyû* « radio » (noter qu'on lira par contre naturellement *ḥidîw* « khédive »).

Notons enfin que le sukûn doit quand même être indiqué dans certaines situations impliquant un hamza (cf. infra) et en remplacement d'un autre signe indiquant la non-prononciation d'une lettre (cf. infra).

<sup>15</sup> Je prends comme référence les prononciations indiquées dans le dictionnaire de WEHR 1961 et 1976.

– le sukûn porté par un و ou un ي (donc dépourvu de voyelle et ne servant pas de lettre de prolongation<sup>16</sup>), pour autant que cette lettre ne soit pas en finale (cf. infra), est indiqué, et nous n'écrivons pas le *a* que porte normalement la consonne précédente : ex. *rujayl* رُجَيْل « petit homme »<sup>17</sup>. Si jamais cette voyelle portée par la consonne précédente est brève et n'est pas un *a*, il faut la mentionner ; ceci ne semble susceptible d'arriver que dans la transcription d'un mot incomplètement arabisé, par exemple un mot virtuel imaginé pour rendre compte de transformations ; ex. \**buyd* > *bîd* بِيض < بِيض \* « blancs ».

– dans les cas où un و, ا ou ي est purement orthographique (c'est-à-dire sans incidence sur la prononciation), nous surmontons ce و, ا ou ي d'un sukûn, en remplacement du petit zéro normalement utilisé dans le Coran pour ce genre de situation. Le reste du mot s'écrit comme si cette lettre était absente : ex. : أولئك 'ulâ'ika<sup>18</sup> « ceux-là », مائة *mi'a* « cent », فعلوا *fa'alû* « ils ont fait », رموا *ramaw* « ils ont lancé » ; voir ci-dessous les règles concernant le hamza et la fin de mot. A part le cas du و, ces mots sont rares et ne contredisent pas la règle précédente.

Ces règles restantes, concernant la fin de mot et le hamza, n'interviennent pas dans les exemples donnés dans la section 4. Le lecteur peut donc éventuellement déjà se reporter à celle-ci pour mieux saisir le fonctionnement de l'écriture allégée.

### c. En fin de mot

Dans le vocabulaire, les finales seront bien entendu mentionnées avec précision. Mais dans les textes sur lesquels les étudiants travaillent, nous appliquons les règles qui suivent. Leur but est à la fois de leur donner la prononciation pausale et de leur laisser le soin d'adapter la prononciation de la finale du mot quand on passe à la prononciation savante :

- la voyelle précédant un tâ' marbûta, étant nécessairement *a* ou *â*, n'est pas indiquée.
- nous n'écrivons pas le signe de taškîl correspondant à la finale du mot, qu'il s'agisse d'un signe de voyelle, d'un sukûn ou d'un tanwîn (à l'exception du tanwîn *an* lorsqu'il doit effectivement être prononcé au niveau courant ; voir plus haut). En effet, en prononciation courante, ces finales sont prononcées comme si ce signe était absent ; on écrira ainsi, par exemple, المُدْرَسَةُ et المُسْتَشْفَى au lieu de المُدْرَسَةُ et المُسْتَشْفَى.
- nous maintenons la voyelle brève finale éventuelle du mot auquel est ajouté un pronom personnel affixe autre que ي : بَيْتِهِم *baytihim* « de leur maison » (cf. supra). Une fois assimilées les déclinaisons à l'état construit et les formes des pronoms personnels affixes, on peut bien sûr cesser d'indiquer le taškîl de ces pronoms, puis la voyelle brève finale éventuelle du mot auquel ils sont adjoints (lorsqu'il s'agit de pronoms dont la prononciation est variable, c'est en effet cette voyelle qui détermine celle-ci). Conformément à la règle qui précède, le pronom personnel ة s'écrit toujours sans voyelle : ainsi بَيْتِهِ *baytihi* « de sa maison ».
- nous écrivons comme un *î* la finale *iy*, puisque c'est ainsi qu'elle se prononce couramment ; ex. كُتَيْبِي « libraire » (indistinguable de « mes livres ») ; voir plus haut l'exception d'un

<sup>16</sup> On pourra bien sûr signaler que certains mettent aussi un sukûn sur ces lettres quand elles sont des lettres de prolongation.

<sup>17</sup> Cf. WRIGHT 1859 et 1985, I, p. 13 C. – Noter que l'on aurait pu convenir, au contraire, d'indiquer le *a* bref et de ne rien indiquer sur le و ou le ي : رُجَيْل. Mais notre choix fait que l'étudiant ne perd pas de vue l'existence du sukûn et s'habitue au fait que le و ou ي avec sukûn doit normalement être précédé de *a* bref.

<sup>18</sup> Ceci ne peut pas se lire 'uwlâ'ika (sauf s'il s'agissait d'une forme virtuelle avant transformation) étant donné que, selon les règles de la phonologie arabe, \*'uwl > 'ûl.



mot tel que كُتِبِيَّ « mon journaliste », où nous serions amenés à écrire le šadda de la lettre finale : كُتِبِيَّ. De même pour la finale *uww*, prononcée couramment *û* ; ex. عَدُوٌّ pour عَدُوٌّ « ennemi ».

– dans le cas d'un و ou ي en fin de mot, sans šadda et précédé d'un sukûn ou d'une voyelle brève (qui est normalement un *a*<sup>19</sup>), nous écrivons le signe en question ; ex. نَحْوُ *naḥw* « grammaire », وَاعْيِ *wa'y* « attention, conscience », أَيُّ *'ay* « c'est-à-dire ». De cette façon, le و ou ي ne peut être pris pour une lettre de prolongation, et nous laissons à l'étudiant le soin de trouver son signe en lecture savante.

– nous n'indiquons pas les voyelles finales brèves des formes dans lesquelles nous avons pourtant maintenu la prononciation de celles-ci (cf. supra) : فَعَلَ *fa'ala*, فَعَلْنَ *fa'alna*, فَعَلْتُ *fa'altu*, فَعَلْتِ *fa'alti* (sauf si, dans le cas de فَعَلْتُ, le contexte nécessite de préciser cette voyelle).

– s'ils sont sans pronom personnel affixe, إِنَّ *'inna* et أَنْ *'anna* s'écrivent simplement إِنَّ et أَنْ, exactement comme إِنَّ *'in* et أَنْ *'an* ; et remarque analogue pour les mots obtenus en leur adjoignant un préfixe, tels que وَإِنْ *wa'in* « même si », لِأَنَّ *li'anna* « car ». En effet, le contexte ou la construction permettent de les distinguer.

N.B. On pourrait convenir, à partir d'un certain stade, de ne plus indiquer le redoublement des consonnes finales (sauf dans des cas exceptionnels comme celui de *kutubiyya* « mon libraire » ; cf. supra). Cela permettrait de couvrir notamment le cas de إِنَّ et أَنْ. Dans cette optique, par exemple, l'écriture allégée إِلَيَّ « vers moi » correspondrait à l'écriture complète إِلَيَّ et se lirait *'ilayya* hors pause en lecture savante et *'ilayy* en prononciation courante ou à la pause ; مَرُّ « passe (*impératif*) » s'écrirait simplement مَرُّ et se prononcerait *murra/murr*.

En fait, cette écriture sans šadda correspondrait mieux à la prononciation pausale, au moins en théorie, car dans un mot se terminant par une consonne avec šadda non suivie par une voyelle prononcée, cette consonne est censée se prononcer comme simple ; إِلَيَّ à la pause doit donc en fait se prononcer *'ilay*, de même que مَرُّ « passe », prononcé *murra* hors pause au niveau savant, doit se prononcer *mur* à la pause et au niveau courant<sup>20</sup>. Mais on hésite à encombrer le cerveau des étudiants de ces considérations ...

#### d. Le hamza

Le hamza est une consonne et les règles vues jusqu'ici s'appliquent éventuellement à lui. Cependant, son support est lié à son environnement immédiat. Il est dès lors intéressant de concevoir des règles tenant compte de cette particularité :

– l'écriture du hamza final (c'est-à-dire constituant la dernière consonne écrite du mot) est déterminée en principe par ce qui le précède immédiatement : ء ou ُ sans lettre support s'il est précédé d'une voyelle longue ou d'une consonne, ا s'il est précédé de *u*, ئ s'il est précédé de *i*. Par conséquent, s'il est précédé d'une voyelle brève ou d'un sukûn, il est inutile d'indiquer le signe correspondant si la règle est respectée. Ex. هَاتَا *ḥata'* « faute », تَهَاتَا *tahâyu'* « adaptation, ajustement mutuel ».

<sup>19</sup> Il est peu vraisemblable qu'il s'agisse d'un *i* ou d'un *u* brefs, mais cela pourrait s'imaginer dans des mots non complètement arabisés ; cf. le cas de حِدِيْو *ḥidîw* « khédivé ».

<sup>20</sup> Voir WRIGHT 1859 et 1985, I, p. 27 A, et vol. II, p. 373 C. C'est au fond une application du principe selon lequel une consonne šaddée ne peut intervenir qu'entre deux voyelles (WRIGHT 1859 et 1985, I, p. 14 B) ou, rarement, entre *ay* ou *aw* et une voyelle (p. 15 B).

Il faut par contre indiquer cette voyelle brève ou ce sukûn si la règle n'est pas respectée : شَيْئاً *šay'an* « chose (acc.) », تَبَوُّء *tabawwu'* « accession au trône ». (Remarquer que, dans شَيْئاً et dans son écriture ancienne شَيْئًا – qui, elle, respecte la règle –, le sukûn du yâ' doit de toute façon être indiqué en vertu de la règle sur les و et ي porteurs d'un sukûn).

– on n'écrit pas la voyelle du hamza stable écrit ! ; il s'agit en effet nécessairement d'un *i* : ex. إبليس *'iblis* « le Diable », فَإِنَّكُمْ *fa'innakum* « car vous ... ».

– en principe, le hamza non final écrit ا est en contact dans le même mot avec une voyelle *a* (brève) ; écrit و, avec une voyelle de timbre *u* ; écrit ئ, avec une voyelle de timbre *i*. Si le hamza est entouré de deux voyelles du timbre correspondant à son support, on fera connaître ces deux voyelles ; ex. رأس *ra'asa* « être à la tête de, diriger » (où la première voyelle *a* est connue par l'absence de signe sur la première consonne du mot), رؤوس *ru'ûs* « têtes » (où le timbre de la seconde voyelle est connu grâce à la lettre de prolongation و).

Par contre, s'il n'y a qu'une voyelle du timbre correspondant au support, on ne l'indiquera pas ; il suffira en effet de faire connaître de quelque façon l'autre voyelle ou le sukûn éventuel. Ex. رؤوس *'ar'us* « têtes », رئاسة *ri'âsa* « fait d'être chef », رُود *ru'd* « doux, tendre », رؤي *ru'iya* (orthographe non conforme mais usuelle de رُئي) « il a été vu », بدأت *bada'tu* « j'ai commencé », لؤلؤ *lu'lu'* « perles »<sup>21</sup>, هيئة *hay'a* « fait d'être de belle forme ». Pour *ra's* « tête », *ma'sasa* « institutionnalisation », *hi'a* « fait de désirer », etc., on écrira رأس, مأسسة, هيئة : on applique simplement les règles générales en considérant les lettres dans l'ordre de lecture. Soulignons ici l'importance de cet ordre de lecture ; notamment, رؤوس se lit *'ar'us* (et non *'aru's*) parce que les deux premières lettres se lisent *'ar*, ce qui entraîne que c'est le و qui doit porter le timbre *u*.

Enfin lorsque cette règle de correspondance entre la graphie du hamza et les voyelles qui l'entourent n'est pas d'application, il convient de faire connaître de quelque façon les signes vocaliques, en ce compris le sukûn, qui sont en contact avec le hamza dans le mot. Exemples : هيئة *hay'a* « forme, attitude, association » (le sukûn du yâ' doit de toute manière être indiqué), انْتَرَزَتْ - *tazarat* « il a été enveloppé dans un châle » et اوْتُمِنَ - *tumina* « on lui a fait confiance » (résultats de l'élision du hamza instable d'اَنْتَرَزَتْ *itazarat* et d'اوْتُمِنَ *ûtumina*<sup>22</sup>), جُزْءَكَ *juz'aka* « ta part (acc.) »<sup>23</sup>, مَخْبُوءُونَ *maħbû'un* « cachés », مَقْرُوءَةٌ *maqrû'a* « lue », etc. Dans ces deux derniers exemples, on applique simplement les règles générales.

#### 4. Exemples

Étudions maintenant quelques exemples pour bien voir comment fonctionne cette transcription minimale du point de vue de l'étudiant. Le problème est de résoudre les ambiguïtés que présentent les lettres qui ne sont pas accompagnées d'un signe de voyelle ou d'un sukûn. En particulier, dans le cas d'un و ou ي, il faut déterminer si cette lettre est à considérer comme une consonne<sup>24</sup> accompagnée d'une voyelle ou comme un allongement de voyelle (dans les schémas, nous dirons dans ce dernier cas, pour simplifier, que le و ou ي représente une

<sup>21</sup> On pourrait évidemment aussi écrire لؤلؤ : étant dépourvu de signe, le و serait lu comme portant un sukûn. Mais cette solution est moins intéressante du point de vue de la familiarisation avec les règles d'écriture du hamza.

<sup>22</sup> Voir WRIGHT 1859 et 1985 I, p. 74 B C.

<sup>23</sup> WRIGHT 1859 et 1985, I, p. 251 D.

<sup>24</sup> Il est pratique de considérer *w* et *y* comme des consonnes dans les questions de phonologie arabe, même s'il s'agit bien sûr de semi-voyelles.

voyelle, longue en principe). Il est important, pour cela, d'appliquer les règles dans l'ordre de lecture.

Prenons par exemple le mot « ail » *ثوم* et détaillons très précisément comment on arrive à le lire. Bien entendu, dans la pratique, ce travail devient vite un réflexe et ne nécessite pas d'entrer dans tous ces détails.

- ث : NON : le sukûn en tête de mot serait écrit  
 ث : NON : le sukûn du و serait indiqué  
 ثو, ثوو, ثووو : NON : le و ne porte pas de signe, il devrait donc être suivi de la lettre d'allongement correspondant à son timbre ; or la lettre qui suit est un م  
 ثو (où و est lettre d'allongement) : NON  
 ث : NON : le *i* du ث serait indiqué, ainsi que le sukûn du و<sup>25</sup>  
 ثو, ثوو, ثووو : NON : le *i* du ث serait indiqué  
 ثو (où و est lettre d'allongement) : NON  
 ث : OUI puisque c'est la seule possibilité qui reste  
 ثو : NON : le *u* du ث serait indiqué, ainsi que le sukûn du و<sup>26</sup>  
 ثوو, ثووو : NON : le *u* du ث serait indiqué  
 ثوو (où و est lettre d'allongement) : OUI : c'est la seule possibilité qui reste.

Le mot doit donc se lire *ثوم* *tûm*.

Autre exemple, plus complexe : طابع « timbres-postes » ; c'est en arrivant à la 3<sup>e</sup> lettre que l'on se rend compte qu'il ne faut pas lire *tû* ... mais *tawâ* ... Plutôt que de faire un schéma détaillé comme ci-dessus, on peut raisonner comme suit si l'on a bien les règles de l'écriture simplifiée en tête. Le ط initial de طابع ne porte aucun signe. Deux raisons possibles à cela : soit ce ط est suivi d'une voyelle *a* brève : *ta*, soit – puisqu'il est suivi d'un و sans signe – d'une voyelle longue *û* : *tû*. Mais dans ce second cas, le ا qui suit طو n'aurait pas de sens puisqu'il devrait représenter un *â* à la suite de *tû*, ce qui est impossible puisqu'aucune voyelle ne peut être suivie immédiatement d'une autre voyelle.

Revenons au premier cas et lisons *ta*. Le fait que le و qui suit ne porte aucun signe sans être une lettre d'allongement ne peut être dû qu'au fait qu'il soit lui-même accompagné d'une voyelle longue : c'est bien le cas, la présence du ا indique une voyelle longue *â*. Nous lisons donc *tawâ*.

Comme on le voit, la réflexion nécessaire à la lecture d'un texte en écriture simplifiée n'est pas toujours simple car on peut se retrouver devant plusieurs hypothèses à explorer. Par contre, pour les étudiants, supprimer des signes en fonction des règles déjà rencontrées est en

<sup>25</sup> Remarquons en outre que le groupe *iwC* (où *C* représente une consonne autre que *w*) est invraisemblable en arabe ; nous ne l'excluons pourtant pas a priori, de façon à laisser la porte ouverte à d'éventuelles transcriptions de mots incomplètement arabisés.

<sup>26</sup> Ici de même, la séquence *uwC* avec  $C \neq w$  est invraisemblable dans le cas d'un mot arabe ou arabisé, mais nous ne faisons pas intervenir ce fait dans notre raisonnement.

fait assez facile et constitue aussi un exercice intéressant, qui leur fait mémoriser ces règles et bien comprendre le taškîl. L'enseignant, qui est forcé, lui, de s'y plier, doit veiller que les mots restent lisibles et qu'il n'y ait pas à introduire de nouvelle règle ...

Voici maintenant un texte en écriture arabe allégée <sup>27</sup> :

في شهر أبريل عام ألفين وواحد سافرتُ إلى نيويورك وذلك لحضور ندوة في مدينة نيويورك والتي كانت تتعلّق  
بموضوع أطروحتي في الدكتوراه.

Il correspond à la prononciation courante que voici :

*fî šahr 'abrîl 'âm 'alfayn wawâhid sâfartu 'ilâ niyûyûrk waḍâlîka lihûḍûr nadwa fî madînat niyûyûrk wa-llatî kânat tata 'allaq bimawḍû' 'utrûḥatî fî -dduktûrah.*

« Au mois d'avril de l'an 2001, j'ai fait le voyage vers New-York, et ce pour assister à une réunion dans la ville de New-York, laquelle [réunion] était en lien avec le sujet de ma thèse de doctorat. »

Notons que la voyelle finale de سافرتُ « j'ai voyagé » et celle de ذَلِكَ « cela » ont été indiquées parce qu'elles sont prononcées par la locutrice.

Voici la prononciation savante du même texte, toujours en écriture allégée :

في شهر أبريل عام ألفين وواحد سافرتُ إلى نيويورك وذلك لحضور ندوة في مدينة نيويورك والتي كانت تتعلّق  
بموضوع أطروحتي في الدكتوراه.

*fî šahri 'abrîli 'âmi 'alfayni wawâhidin sâfartu 'ilâ niyûyûrka waḍâlîka lihûḍûri nadwatîn fî madînati niyûyûrka wa-llatî kânat tata 'allaqu bimawḍû' i 'utrûḥatî fî -dduktûrah'.*

En pratique, dans le cours, je fais ajouter au tableau par les étudiants ces finales d'i'râb dans une couleur différente de celle du texte principal. Comme on le voit, même en lecture savante, l'écriture arabe allégée reste aérée ; pour comparaison, voici le même texte en écriture arabe complète :

في شهر أبريل عام ألفين وواحد سافرتُ إلى نيويورك وذلك لحضور ندوة في مدينة نيويورك والتي كانت تتعلّق  
بموضوع أطروحتي في الدكتوراه.

### Conclusion

Le lecteur se sera douté que j'hésite sur quelques points. Pour ce qui est de la prononciation courante, peut-être faudrait-il parfois confronter plus que je ne l'ai fait la prononciation supposée avec celle de locuteurs réels. Et sans doute y a-t-il des cas particuliers qui m'auront échappé ou qui devraient être mieux formulés ; certains de mes choix sont sans doute contestables. Je n'ai pas de preuve mathématique que les règles proposées pour l'écriture allégée fonctionnent dans tous les cas envisageables ; je reste ouvert aux modifications que la pratique révélerait nécessaires ou simplement utiles.

<sup>27</sup> Extrait de la vidéo رحلتي إلى نيويورك « Mon voyage à New York » du niveau High Intermediate du site As-waat Arabiyya de l'Université du Texas à Austin ([https://www.laits.utexas.edu/aswaat/video\\_s.php#/2/latifa\\_in\\_us/](https://www.laits.utexas.edu/aswaat/video_s.php#/2/latifa_in_us/)).

Par ailleurs, certains aspects ont été volontairement laissés de côté. J'ai déjà évoqué celui de la prononciation des consonnes doublées en fin de mot. C'est aussi le cas de la disparition du hamza de fin de mot en prononciation pausale après une voyelle longue, citée par Wright (vol. I, p. 27 A B). C'est également celui de la position de l'accent de mot en arabe officiel : on n'accentue pas cet arabe de la même façon au Caire, au Liban ou en Haute-Égypte ... Je ne crois pas très utile d'aborder cette question au début de l'apprentissage, si ce n'est en signalant cette pluralité – et donc relative liberté – dans la position de l'accent.

Quoi qu'il en soit, telle quelle, cette façon d'enseigner les bases de l'arabe m'a semblé produire de bons résultats. Et j'espère que vous aurez apprécié cette promenade dans la grammaire de l'arabe parlé et écrit.

**BIBLIOGRAPHIE**

- BAAZI K., FERRAT K., 2007 : « Étude acoustico-articulatoire de l'emphase en Arabe Standard », *Revue Maghrébine des Langues* 5, p. 188-215.
- COHEN, David, 1969 et 2015 : « Sur le statut phonologique de l'emphase en arabe », *Word* 25, p. 59-69.
- CREUSOT V., 1993 : *Les Mille et Une Nuits. Trois contes présentés par Valérie Creusot*, Paris.
- FISCHER W., 1972 et 1987 : *Grammatik des klassischen Arabisch*, Wiesbaden.
- HAELEWYCK J.-C., 2016 : *Grammaire comparée des langues sémitiques. Éléments de phonétique, de morphologie et de syntaxe*, Bruxelles.
- LECOMTE G., 1968 : *Grammaire de l'Arabe*, Paris.
- TALLOEN H., ALSULAIMAN A., 2007 : *'Ayyuhâ -tṭâlib...! Manuel d'arabe standard moderne*, Anvers.
- VECCIA VAGLIERI L., 1937 et 2002 : *Grammatica teorico-pratica della lingua araba*, vol. 1, Naples.
- WEHR H., 1961 et 1976 : *A Dictionary of Modern Written Arabic*, edited by J. MILTON COWEN, Ithaca NY.
- WIGHTWICK J., GAAFAR M., 1990 : *Mastering Arabic*, Basingstoke, London.
- WRIGHT W., 1859 et 1985 : *A grammar of the Arabic language*, Cambridge.

## **RÉSUMÉ**

Nous faisons ici l'exposé d'une méthode, rodée sur plusieurs années et destinée principalement aux débutants, d'enseignement de la lecture et de l'écriture de l'arabe classique. Il comporte trois parties : un système original de transcription phonétique collant au mieux à la prononciation et à l'écriture de l'arabe ; un rappel approfondi des règles de prononciation aux niveaux courant et savant ; un système original de voyellisation allégée.

## **ABSTRACT**

We present here a method for teaching how to write and read classical Arabic. Mainly aimed at beginners, it was devised and successfully tested for several years. The paper is divided into three sections: the description of a new system of phonetic transcription, as close as possible to Arabic script and pronunciation; a thorough recall of the rules of correct pronunciation at the basic and scholarly levels; a new and simplified system of vowelization.

## **MOTS-CLEFS**

1. arabe classique
2. enseignement
3. transcription phonétique
4. prononciation
5. voyellisation

## **KEYWORDS**

1. classical Arabic
2. teaching
3. phonetic transcription
4. pronunciation
5. vowelization